

Bernanos et de Gaulle

Philippe BARTHELET

« Bernanos et de Gaulle », *Espoir* n°72, 1990

Dans une notice autobiographique rédigée à Rio de Janeiro en janvier 1945 et recueillie dans *Le lendemain, c'est vous !* Georges Bernanos écrit qu'il a « eu pour compagnon le général de Gaulle » chez les jésuites du collège de l'Immaculée-Conception, rue de Vaugirard. Il ne semble pas cependant que les deux condisciples, que deux années séparaient, ne se soient jamais rencontrés. Mais ils ont été l'un et l'autre les élèves du futur préfet des études, Henri de Gaulle, père de Charles.

Quarante ans plus tard, tandis que la France entre en guerre à reculons, Bernanos, exilé volontaire depuis l'été 1938 en Amérique du Sud, tient son journal, qui paraîtra dix ans plus tard sous le titre *Les enfants humiliés*. Il y examine avec angoisse les implications spirituelles de notre impréparation militaire :

« ... Mon pays est soigneusement tenu dans l'ignorance de ce qu'il défend, de ce qu'il risque de perdre, de ce qu'il est presque sûr de perdre si quelque miracle ne suscite pas au dernier moment un homme qui parle enfin à son cœur, à ses entrailles. »

Le 18 juin 1940, Bernanos se rend à Belo Horizonte avec sa femme et son fils benjamin, Jean-Loup. Comme ils attendent le dîner dans le petit salon du *Palacio Hôtel*, la radio annonce « le message d'un général français diffusé ce jour par la B.B.C. » : Jean-Loup Bernanos, qui raconte la scène, vit son père pleurer en silence.

Pour l'écrivain et selon un mot qu'il affectionne, le général de Gaulle est un prédestiné: il se rallie à lui aussitôt et sans condition, comme à celui qui a voulu maintenir envers et contre tout la vocation spirituelle de la France. Son « gaullisme » tient tout entier dans le mot de Péguy :

En temps de guerre, celui qui ne se rend pas est mon homme, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne et quel que soit son parti. Il ne se rend point. C'est tout ce qu'on lui demande ». Bernanos y reviendra sans cesse jusqu'à la victoire : « Le 18 juin 1940 est ce jour où un homme prédestiné — que vous l'eussiez choisi ou non, qu'importe, l'Histoire vous le donne — a d'un mot, d'un mot qui annulait la déroute, maintenu la France dans la guerre. Français, ceux qui essaient de vous faire croire que ce jour et cet homme n'appartiennent pas à tous les Français, se trompent, ou vous trompent. Ralliez-vous à l'Histoire de France ! »

« Dès le jour de l'Armistice, je me suis trouvé aux côtés du général de Gaulle » : il s'agit moins pour lui de se rallier que de découvrir l'évidence d'une commune attitude. À ceux qui s'étonnaient de ne pas lire plus souvent le nom du général de Gaulle dans ses articles, Bernanos expliquera : « Lorsque deux bons ouvriers travaillent côte à côte, chacun ne pense qu'à sa propre besogne, parce qu'il sait que celle du voisin sera faite aussi consciencieusement que la sienne. » Cinq années durant, il ne cessera de soutenir, à sa place et avec ses moyens, dans les journaux et à la radio, l'action de la France Libre. L'infirmité consécutive à son accident de motocyclette lui interdisait tout engagement plus direct, mais deux de ses fils et un neveu en âge de se battre avaient rejoint l'Angleterre. Durant toute la guerre, dans leur maison de la Croix-des-Ames, Mme Bernanos fleurira le portrait du général de Gaulle.

Dès qu'il sut que Bernanos soutenait son combat, le général de Gaulle lui écrivit une lettre, qui s'est perdue, où il lui proposait de venir s'installer avec les siens à Brazzaville pour plus de commodités à la fois tactiques et domestiques : l'écrivain trouverait là un collège français pour ses enfants. Que le chef de la France Libre eût songé à ces détails au milieu de ses tâches émut beaucoup Bernanos, qui déclina cependant l'invitation. Sans doute avait-il besoin de tout l'océan pour garder libre, c'est-à-dire conforme à elle-même, la France qu'il portait en lui.

Dans la querelle d'Alger, en 1943, Bernanos soutient d'instinct de Gaulle contre Giraud. Nulle acception de personnes en l'occurrence : il s'agit bien moins de Giraud que du « giraudisme », version rafraîchie du pétainisme, le syndicat des élites faillies qui voient dans le chantage au prestige et l'appel à la résignation le meilleur moyen de se conserver, la France dût-elle en mourir. Contre Giraud, « scénariste américain », comme naguère contre Pétain, c'est le même combat contre la même forfaiture qui essaie de s'autoriser aux dépens de la liberté et de l'honneur. Pour Bernanos, de Gaulle est un révolutionnaire, la révolution étant selon Péguy ressourcement à la tradition, contre les apparences défendues par les tricheurs, les vieux et les imbéciles. C'est ainsi que « la France doit une révolution au monde ». C'est ainsi que la guerre offre à notre pays une chance unique et providentielle d'être fidèle à sa vocation. Par deux fois, en 1944, de Gaulle mande Bernanos à Alger, où il voudrait le voir siéger à l'Assemblée consultative. C'est pour Bernanos l'occasion d'une mise au point : « Ce que je reproche aux amis trop pressés : « Le chef vous désire, et vous n'êtes pas déjà parti ! », c'est de penser et de s'exprimer spontanément dans le langage fasciste. Je n'appartiens ni à l'administration ni à l'armée. Je suis un vieil homme qui a vu déjà beaucoup de choses, qui en a prévu quelques-unes : et si grandes que soient mon admiration et ma gratitude pour le général qui a sauvé l'honneur français, je ne me crois pas tenu à obéir sans réflexion. Sur une question d'honneur, tout le monde est facilement d'accord. En 1940, j'avais ici, auprès de moi, deux fils et un neveu en âge de se battre. Ils sont partis tous les trois. Mais si le général reste aujourd'hui comme en ce temps-là le chef, et comme le grand chancelier de l'honneur national, il est aussi maintenant — par sa propre volonté — le chef de la politique française. Comme tels, nous ne sommes nullement tenus de le croire infaillible. » Bernanos ajoute : « Je suis heureux que les circonstances m'aient empêché de me trouver à Paris au moment où un simple écrivain tel que moi n'eut pu, sans être fou, avoir la prétention d'influer sur l'évolution naturelle d'une politique qu'il m'aurait été même très difficile de critiquer publiquement, pour deux raisons : les égards dus, par tout Français, au général de Gaulle, et la rigueur de la censure. » Une réticence du même ordre lui fera refuser, un an plus tard, la proposition d'un éditeur belge, transmise par Élisabeth de Miribel, d'écrire une étude sur « la personnalité et l'oeuvre du général de Gaulle » : « ...Ce que j'ai à dire sur un tel sujet conviendrait sans doute à peu de monde.(...) À mon jugement, il est trop tôt ou trop tard pour parler comme je le voudrais de 1940 aux Français de 1946. »

Entre temps, l'écrivain a regagné la France. Le câble du général de Gaulle du 16 février 1945, « Bernanos, votre place est parmi nous », le décide ; encore doit-il vendre sa maison de la Croix-des-Ames. C'est chose faite au printemps et le 2 juin, il s'embarque à Rio avec sa famille.

Il rencontre de Gaulle dès son arrivée, vers le 10 ou le 12 juillet. On ne sait rien de leur première conversation, sinon que le chef du gouvernement provisoire lui aurait proposé — avec le succès que l'on imagine — un ministère ou une ambassade. Les deux hommes se reverront à l'automne : « Au cours d'une entrevue — mais les entrevues ne sont pas mon fort — j'ai dit au général de Gaulle que les médiocres auraient finalement raison de lui, que les médiocres ont raison de tout. » (Français si vous saviez...) Début 1946, Bernanos refuse une fois de plus la Légion d'honneur. On prête à de Gaulle ce mot non dénué d'âpre admiration : « Celui-là, je n'ai jamais pu l'atteler à mon char... »

Ils se rencontreront une troisième et dernière fois à la Boisserie, le 5 décembre 1946, pour un déjeuner auquel assiste Malraux. Nul écho, sinon que de Gaulle a tenu à présenter sa fille Anne à Bernanos.

De 1946 à sa mort, en 1948, Bernanos multiplie les articles. Plus que jamais il se sent exilé dans la société française ; l'après-guerre, sous couvert de nécessaire « union nationale », lui paraît être la continuation de Vichy dans l'imposture : « La France meurt de mensonges refoulés, d'une intoxication généralisée de mensonges ». Le général de Gaulle, gardien de

l'honneur national, n'a plus rien à faire dans ces conditions. C'est ainsi que l'écrivain salue son départ du gouvernement en 1946: « L'histoire ne dira-t-elle pas un jour que le général de Gaulle s'est retiré discrètement et symboliquement, de la France de 46, comme il avait quitté matériellement celle de 40, et pour les mêmes raisons ? » À partir de là, son scepticisme à l'égard d'une action politique possible ira croissant. Du discours de Bayeux, il ne retient que ce contraste entre un homme « qui sort encore un coup de sa retraite, mais toujours si bizarrement enveloppé d'un brouillard de solitude... » Et une société française qu'il compare à un chien « tour à tour agité et mélancolique et qui commence à présenter les symptômes d'une paralysie de l'arrière-train. » Durant le printemps 1948, les derniers mois de sa vie, Bernanos ira jusqu'à prêter à de Gaulle des « messages imaginaires » : « le général vous parle », où il rappelle obstinément qu'il faut « restaurer la nation avant de restaurer l'État », c'est-à-dire avant tout et comme condition de tout, « refaire des hommes libres » pour résister et finalement détruire le totalitarisme de l'État technicien qui prolifère d'est en ouest sur les ruines de la guerre mondiale. Pour Bernanos, le général des « messages imaginaires » n'est pas le chef politique voué comme tel aux faux-semblants — il lui fait rejeter en quelques mots le R.P.F., admissible au seul titre de passagère concession tactique — c'est, encore une fois, le prédestiné du 18 juin 1940, le solitaire qui répond de la vocation spirituelle de la France : « Français, pour vous sauver il ne suffit pas que je sois demain à la tête de l'État. Il faut que je sois à la tête de la France. »

Bernanos s'est plaint, durant ses dernières années, de ne plus pouvoir écrire de romans, les urgences de l'actualité ne cessant de mobiliser sa plume. Il n'en demeure pas moins qu'il a fait du général de Gaulle un de ses personnages. Celui-ci, qui a confié son admiration pour l'écrivain et ses livres (« le Journal d'un curé de campagne est le plus grand roman contemporain ») et qui devait se retrouver dans une oeuvre tout entière écrite pour conjurer le démon À-quoi-bon ? était aux yeux de Bernanos le seul chef qui parlât au rêve des Français : « ...la révolte du général de Gaulle contre l'armistice est l'un des rares épisodes de cette guerre faite à la mesure de l'imagination populaire et capable de l'exalter. »

« Ce qui pèse en l'homme, c'est le rêve », écrira-t-il ailleurs. La littérature, entendue comme le coeur légendaire de l'Histoire est pour Bernanos une manière d'attester sa vocation, et au-delà et à travers lui, celle de la France, puisque Dieu — Gesta Dei per Francos — se sert de la France pour montrer sa volonté aux hommes...